

LÉPREUX ET LÉPROSERIES MOÏ

par Marcel NER
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 7 juin 1931)

M. Ner, professeur au Lycée de Hanoï, a le cœur pitoyable aux pauvres et aux malheureux ; s'étant rendu compte de ce qui, d'ailleurs, crève les yeux : à savoir qu'il y a, dans ce pays, beaucoup trop de lépreux et, surtout, d'aveugles, il s'est posé l'indiscrète question : « Qu'a-t-on fait pour eux ? Que peut-on faire encore ? » [...]

Pour les lépreux, c'est dans le Sud qu'il a porté ses regards. Là, il a pu constater que, si la charité officielle s'est arrêtée à des mesures assez efficaces pour enrayer la diffusion du mal et pour nourrir les malheureux condamnés à vivre à l'écart, sans toutefois beaucoup se soucier de la guérison même, par contre, un certain nombre de missionnaires, hommes et femmes, se sont préoccupés d'apporter à ces déshérités un peu d'affection et le réconfort des consolations spirituelles : à défaut de la philosophie de M. Bergson ou de celle d'Einstein, le très simple petit manuel de philosophie qu'est le catéchisme.

C'est une des plus intéressantes de ces œuvres que M. Ner décrit dans le bel article, illustré que nous donnons par ailleurs et qui paraîtra ensuite en une élégante brochure vendue 1 \$ au profit de l'œuvre.

L'auteur n'a pas poussé ses investigations sur les léproseries du Tonkin dont l'Administration elle-même ne semble pas bien fière, car jamais elle n'y conduit ses visiteurs de marque. C'est dommage ! [...]

H. CUCHEROUSSET

I. — LA LÈPRE EN PAYS MOÏ

[...] Si nous considérons plus spécialement les Moï, il est évidemment plus difficile de remonter vers leur passé.

Nous pouvons cependant y supposer une existence ancienne de la lèpre, puisque celle-ci était répandue chez les deux peuples qui, de l'Est et de l'Ouest sont montés à l'assaut des montagnes, imposant aux populations primitives leur domination, et en partie leur langue et leurs mœurs.

Or, on ne peut douter que la lèpre n'ait été répandue chez les Khmer d'une part, chez les Cham de l'autre, depuis bien des siècles.

Les légendes populaires du Cambodge ont gardé le souvenir d'un roi lépreux qui serait peut-être le constructeur même d'Angkor-Thom, et l'officier chinois Tcheou-Ta-Kouan, venu au Cambodge au XIII^e siècle, note l'existence antérieure « d'un roi qui fut affligé de la lèpre et que ses sujets ne méprisaient pas pour cela ¹. »

« Le satra intitulé « Trey-Phum », compilé en 661 à Sodokoya et très probablement traduit et introduit au Cambodge vers la fin du XII^e siècle seulement, disent ces mêmes auteurs, parle en ces termes d'une affection qui ne peut être que la lèpre :

« Les menteurs et les médisants renaîtront dans notre monde sous la forme d'un homme malheureux dont la bouche et le corps tout entier répandront une odeur

¹ Dr R. Menant et H. Baisez, *La Lèpre au Cambodge*, p. 9.

infecte... ; qui sera d'une extrême maigreur, laid, repoussant, le corps recouvert d'une plaie unique qui ne pourra jamais être délivré de son mal... »

Les Kampis ou livres sacrés, qui nous renseignent aussi sur un passé lointain, interdisent donc « formellement l'ordination de quiconque est atteint de lèpre héréditaire..., cela parce qu'un tel homme doit être considéré comme lépreux et imparfait... Le chef de pagode coupable d'infraction à cette règle doit subir dans les enfers l'amputation des mains, des oreilles et du nez. »

La lèpre, d'après Tcheou-ta-Kouan, n'aurait pas été vers le XIII^e siècle le douloureux privilège d'un roi « Les lépreux, dit-il, sont nombreux par les routes ; la cause de leur mal est due au grand libertinage et à l'abus des bains suivant immédiatement les excès passionnels. C'est d'ailleurs un mal auquel on est accoutumé dans le pays. Les individus sains couchent et mangent avec les lépreux sans contracter leur mal. »

Si nous passons des Cambodgiens aux Cham, dont l'action sur les pays moï fut si grande que leur prestige a survécu à leur destruction presque complète, nous constatons que la lèpre dut y être aussi fort ancienne.

Le plus connu des rois de l'ancien Champa, Po Klon Garai ou Dirai, aurait été, en sa jeunesse, misérable et lépreux. Les Annamites l'appellent « vua lat », le roi lépreux. Pô klaun garai moda balidal (le roi Po Klon Garai était lépreux), disent les Cham, en prononçant ces mots à voix basse, nous apprend le Dictionnaire d'Aymonier et Cabaton. Le cham, comme notre ancien français, est d'ailleurs riche en termes désignant la lèpre. Ce sont, outre balidal, que l'on retrouve dans l'expression précédente, pakuo'l et khalaun.

Le futur Po Klon Garai serait né lépreux, ce que son poème, recueilli par M. Aymonier, exprime par la jolie formule suivante :

« En grande misère, en l'année, à la pleine lune du mois de puesch, mois royal, la reine reçut des gens un bel habit à fleurs. »

Tous les indigènes, déclare M. Aymonier, affirment que l'habit à fleurs exprime la lèpre dont Po Klon était affecté.

Celle que l'on appelle ici la reine ne devant le devenir que par l'accès futur de son fils au trône, le jeune Po Klon ne fut longtemps qu'un petit berger.

Un des bœufs qu'il gardait s'étant réfugié dans la cour du chef des astrologues royaux, le berger va en tremblant le réclamer.

« Les indigènes l'amènent, petit, chétif et entièrement couvert de lèpre et de dartres » chez l'officier royal.

La femme, les enfants, les serviteurs et les servantes le voyant apparaître ainsi se hâtent de lui faire remettre le bœuf. L'astrologue dit à sa femme : « Vois ce lépreux ; il est doué de puissance surnaturelle, plus tard, il sera roi. »

Il dit à sa fille « garde-toi d'être sottie ; plus tard, tu seras reine et célèbre ; cette lèpre, comme un vêtement de fleurs, lui a été donnée pour cacher sa beauté et sa puissance surnaturelle ; à l'année, au mois, au jour propices, le dragon viendra lécher tout son corps. »

Un peu plus tard, en effet, l'adolescent étant parti avec Po Klon Chan faire, chez les Raglai, le commerce du bétel, son compagnon voit avec terreur et admiration « le dragon léchant le lépreux qui devient resplendissant de beauté. »

En ce qui concerne les Moï, dont nous ne pouvons évoquer le passé que par des moyens indirects, la lèpre dut être répandue chez eux depuis assez longtemps puisque le Bidué ou coutumier Rade, recueilli sous la direction de M. Sabatier, inflige des sanctions au lépreux qui transmet sa maladie.

« Il touche les autres avec son ulcère et se frotte à eux, afin de communiquer sa maladie dans les villages de l'Ouest et de l'Est, afin de contaminer les enfants des gens aisés ; il cherche à répandre la lèpre, à communiquer aux autres le pian, pour les faire s'humecter avec l'eau amère, se laver avec l'eau âpre (des médicaments), pour rendre impossible la conception chez les femmes, pour rendre impossible la fécondation par les

hommes ; pour rendre impossibles les familles nombreuses de cent ventres, les familles nombreuses de mille ventres, ventres stériles par les maladies qu'il a ainsi communiquées.

Familles infécondes, tabac sans bourgeons ! familles, par sa faute, privées de nombreuses progénitures ! Au luxuriant bambou Ai kê, au luxuriant bambou M'O, il cherche à trancher le faîte. »

Si nous consultons, d'ailleurs, les archives judiciaires de Ban-Mé-thuot, la lèpre doit être aujourd'hui rare au Darlac et le texte de la coutume n'y est guère cité que pour être appliqué à une autre maladie d'importation plus récente mais de diffusion déjà plus grande.

Les indications fournies par les Dr Menaut et Baisez pour les Moï qui dépendent du Cambodge, par les Dr Morin et Mikaniewski² et par la mission des Bahnar pour le Kontum, par le missionnaire de Djiring et quelques colons pour le Haut Donnai', ainsi que nos propres observations permettent de dégager quelques conclusions sur la diffusion actuelle de la lèpre en pays moï.

Cette maladie n'y semble pas très fréquente et y est très inégalement répartie. Les Dr Menaut et Baisez affirment que certains tribus sont indemnes, d'autres attaquées depuis longtemps ; ailleurs enfin, la lèpre aurait envahi brusquement une région jusque là saine et s'y serait répandue d'autant plus vite et plus terriblement que les terribles bacilles de Hansen auraient trouvé un terrain plus neuf. Ces docteurs donnent l'exemple de la région de Thméa. L'arrivée d'un lépreux dans un village où, dit un habitant: « nous connaissions, à cette époque la lèpre, comme on connaît le nom de beaucoup de choses que l'on n'a jamais vues », a pour résultat une véritable épidémie.

« On peut dire, en restant très près de la vérité, que la lèpre fit officiellement à Thméa environ quarante victimes, sans compter les lépreux en nombre inconnu qui décédèrent et dont on a perdu le souvenir ».

D'autres cas se développèrent dans les villages voisins.

Le missionnaire de Djiring a bien voulu m'écrire qu'il y aurait, dans la partie soumise du Haut-Donnai, environ 150 lépreux. Un colon qui connaît bien les Moï me déclara que, dans la région insoumise, ils seraient nombreux et qu'il y aurait des villages entiers de lépreux.

D'après les renseignements qu'ont bien voulu me fournir les missionnaires du Kontum, « dans certaines tribus de la province, les lépreux sont très nombreux, en particulier chez les Reungaos et les Jaraïs ; par contre, d'autres tribus, comme les Jolongs, en sont indemnes, ou, du moins, les cas y sont rares ». La fréquence de la lèpre chez les Jaraï est affirmée aussi par les docteurs Menaut et Baisez et est peut-être en rapport avec les mœurs exceptionnellement libres dans cette tribu.

Les docteurs Morin et Mikaniewski disent : « La lèpre s'observe fréquemment dans la partie méridionale de la province. Elle existait autrefois au Nord également, mais les procédés énergiques des Sédang (empoisonnement des malades) et des Bahnar (isolement dans la forêt loin des villages) semblent en avoir eu raison.

L'attitude des Moï à l'égard des lépreux est assez variable.

Tant que la lèpre en est à ses premiers stades, ils s'y montrent souvent assez indifférents et les malades restant mêlés à la vie commune, peuvent ainsi répandre la maladie.

Les Moï du Kontum connaîtraient cependant presque tous les symptômes de la lèpre qui se produisent sur le corps sous forme de taches anesthésiques soit blanches, soit rouges, certaines violacées.

A ces premières manifestations de la maladie, ils appliqueraient parfois des remèdes en même temps qu'ils accomplissent des cérémonies. Ce serait chez les Chau Ma un mélange de bouse de vache et de simples qui, pour quelques mois, arrêterait l'évolution

² Docteur Morin et Mikaniewski, *La province de Kontum*, 1926.

du mal, le ferait même reculer ; il reprendrait ensuite sa marche. Les Moï du Kontum procéderaient par « des applications d'une pâte composée d'un mélange de pulpe d'écorce et de chair de corbeau trouvé mort et finement haché ».

On sait qu'au Cambodge le traitement par les huiles de krabao, reconnu aujourd'hui comme le plus efficace, avait été institué par un médecin empirique du nom de Pen, qui avait groupé autour de lui un assez grand nombre de lépreux.

Cependant, les Moï procèdent moins à l'égard des lépreux par la thérapeutique que par des mesures de prophylaxie.

Dès que la maladie est reconnue ou, ailleurs, lorsque le malade devient repoussant, on le relègue dans une case minuscule aux abords du village.

Ses parents lui portent de temps en temps de la nourriture. S'il n'a plus de parents, il meurt parfois de faim ; parfois aussi, il est la proie d'un tigre. Lorsque les lépreux sont plus nombreux, on groupe leurs cases dans la forêt.

Le procédé des Sédang serait même plus radical puisqu'ils empoisonneraient leurs lépreux. Des coutumes plus énergiques encore seraient en usage dans le Haut Tonkin. « Il y a cinq ou six ans à peine, écrit en 1917 le Dr Barbezieux, des lépreux furent brûlés vifs par les habitants d'un village voisin de la frontière chinoise... ; en 1913, un lépreux de la province de Vinh-Yên, fut, sur sa demande enterré vivant par sa femme, son père et son fils ; une sorte de cérémonie rituelle avait précédé la mise en bière du malheureux.

Notre moyen âge était aussi rigoureux. Emmenés à l'église, les lépreux étaient recouverts d'un drap noir, on chantait le libera me, on jetait sur eux des pelletées de terre pour bien marquer qu'ils étaient retranchés du monde. Puis ils étaient envoyés à la léproserie, d'où ils ne pouvaient sortir que recouverts d'un habit spécial et en agitant incessamment des cliquettes. Parfois, on les accusait de crime et on les brûlait ; parfois même on les massacrait dans des contrées entières.

Les Pères de la mission des Bahnar accomplissent pour les lépreux moï une œuvre analogue à celle que poursuivirent en Occident un saint François d'Assise, un saint Louis et les hospitaliers de Saint-Lazare.

II. — LA MISSION DES BAHNAR

L'histoire de la mission des Bahnar, dont le livre du P. Dourisboure conte les débuts, avec la vérité et la précision que peut seul y mettre un des acteurs de ce drame, est infiniment émouvante.

M^{gr} Cuénot, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, désireux de trouver pour ses fidèles un moyen d'échapper aux persécutions qui se renouvelaient en Annam, chercha pour eux un lieu d'établissement dans l'intérieur des terres, en dehors des régions peuplées d'Annamites.

Dès 1842, deux de ses missionnaires, les P.P. Miche et Duclos, partent du Phuyen pour avancer vers les pays moï, mais des marchands annamites les aperçoivent, se les font livrer par les Moï, les remettent aux mandarins. Ils sont emprisonnés à Hué.

En 1848, c'est un diacre annamite, Do, qui fait, par Ankhé, une tentative plus heureuse qu'il renouvelle, arrivant chez les Jaraï Hedrong et découvrant un sentier que ne suivent pas les marchands.

Deux missionnaires, les P. P. Combes et Fontaine, repartent alors sur les traces de Do et arrivent, difficilement, à se faire accepter des Moï.

En 1851, les P.P. Dourisboure et Desgouts les suivent et, après une période très dure pendant laquelle ils doivent vivre isolés, dans une hutte de la forêt, ils arrivent à se faire accepter des Bahnar, s'établissent sur l'emplacement actuel de Kontum.

Il faut avoir parcouru cette région, en dehors des routes et la nuit, pour se rendre compte de ce que dut être pendant ces premières mois la vie de ces missionnaires.

Parmi de terribles sentiers, ils devaient choisir les moins fréquentés et les plus atroces ; avaient à craindre non seulement les bêtes sauvages mais encore les indigènes et, plus encore, les marchands annamites prêts à exciter contre eux les Moï ou à essayer de les saisir. Tout cela s'ajoutait à la dureté d'un climat généreux en maladies. Sans doute, disent les docteurs Morin et Mickaniewski, la saison sèche donne au pays un aspect rappelant celui de la côte d'Azur, mais qu'arrive la saison humide : « La terre, sursaturée, regorge d'eau comme une éponge. L'humidité envahit tout, couvre les murs des habitations ; les vêtements, les cuirs, les tentures se recouvrent d'une moisissure tenace aussitôt réapparue qu'essuyée, la respiration est difficile, la tête lourde et douloureuse. Il semble qu'une haleine de fièvre monte de la terre détrempée, de la forêt mouillée : c'est l'époque redoutable de l'accès pernicieux, de la bilieuse hémoglobinurique, de la dysenterie. »

Quelle ne devait pas être la situation des premiers Pères obligés de s'installer n'importe où, qui n'avaient souvent personne qui put leur donner des soins pendant leurs maladies !

Les Pères s'étaient en effet dispersés pour fonder quatre postes distincts afin d'étendre leur action sur les indigènes.

De 1854 à 1862, une nouvelle persécution isole, de façon presque permanente, les Pères des pays annamites et du reste du monde. Le P. Dourisboure reste d'ailleurs seul Français, les fièvres ayant abattu tous ses compatriotes. La confiance des Bahnar lui permet d'échapper aux attaques annamites.

La révolte à peine achevée, c'est contre les terribles Jarai, qui attaquent sans cesse les Bahnar plus doux, convertis par les Pères, que s'engage la lutte.

En 1883, arrive le Père Guerlach qui appuiera de son énergie le P. Dourisboure qui a seul résisté au climat.

En 1885, la révolte des lettrés répète pour la mission la situation de 1854. La mission est coupée de la côte et les Annamites essaient d'envahir le territoire de la mission où se trouvent isolés les P.P. Vialleton, Guerlach et Irigoyen. Au début de 1887, la situation est rétablie, mais à la fin de la même année, l'aventure de Marie 1^{er}, roi des Sédang, attire l'attention du grand public et crée un conflit entre la mission et l'administration française.

Nous avons montré, dans quelques pages publiées par le Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, qu'avaient commencé à s'y opposer deux politiques : celle de l'administration directe des Moï par la France et de conservation des caractères propres de ces groupements ; celle de leur occupation au nom de l'Annam. La première était évidemment celle des Pères, qui avaient occupé ce pays pour échapper aux persécutions annamites ; elle semble avoir été celle de M. Constans, elle continue à avoir pour partisans presque tous ceux qui ont une connaissance directe des Moï ; la seconde était celle de MM. Lemire, résident de France à Quinhon, et Kergaradec, consul de France au Siam, qui pensaient que notre position internationale ne pouvait être forte qu'en nous appuyant aux droits de l'Annam.

Le caractère hésitant et un peu ridicule de notre action officielle tint au manque d'organisation du gouvernement général, qui venait d'être créé et, surtout, déjà, à l'instabilité de ses titulaires, à la multiplicité contradictoire des directives reçues de la métropole, du gouvernement général, de la résidence supérieure.

Les choses s'arrangèrent d'ailleurs : l'affaire Mayréna prépara directement notre prise de possession du Kontum et de la rive gauche du Mékong en partie occupée par les Siamois.

Les Pères de la mission, d'abord soupçonnés des pires desseins, virent reconnu le caractère patriotique de leur œuvre. Ils furent chargés d'administrer, au nom de la France, le pays qu'ils avaient été les premiers à occuper, puis laissèrent ces pouvoirs politiques à nos administrateurs.

Leur œuvre continue cependant à se marquer dans de multiples domaines, autour d'une activité religieuse qui en reste évidemment le centre.

Ils ont converti un grand nombre de Bahnar et leur action s'est exercée, mais de façon moins forte, sur quelques-unes des tribus voisines. Autour du provicariat de Kontum se dispersent un grand nombre de chrétientés. J'eus l'occasion d'en visiter, quelques-unes en allant de Kontum à Kon Gun, où Mayréna devint Marie 1^{er}.

Les Pères ont contribué puissamment à la connaissance des langues et des mœurs de ces populations. Le P. Dourisboure a publié un bon dictionnaire de la langue bahnar et le P. Kemlin a consacré, tout spécialement aux Reungao, les études les plus pénétrantes et les plus précises que je connaisse sur les croyances des Moï.

L'effort d'évangélisation s'est appuyé à une connaissance exacte des mœurs et des croyances antérieures : elle permit souvent d'insérer l'idée nouvelle dans le cadre de l'idée ancienne. Les missionnaires n'ont pas supprimé la maison commune qui, avec son toit aigu (fig. 6), est un élément caractéristique du village moï dans plusieurs tribus du Kontum : elle était cependant en rapport étroit avec des mœurs et des cultes que les Pères ne pouvaient approuver.

Ils se sont efforcés d'en changer l'âme en laissant subsister la bâtisse et l'on voit les images de la Vierge ou de Jésus là où l'on apercevait des fétiches.

Il est extrêmement curieux pour le sociologue de suivre les modalités de ces transformations, de chercher dans quelle mesure elles restent extérieures ou pénètrent les âmes.

Par ailleurs, les Pères ont, il y a plus de cinquante ans, créé les premières écoles moï, qui fonctionnaient pour les petits Bahnar et même pour les fillettes pendant les mois où chômaient le travail des champs. On y apprenait à lire et à écrire cette langue qui n'avait, jusque là, été que parlée, ainsi que quelques rudiments de calcul.

Des manuels en langue bahnar ont été imprimés par la Mission.

En 1908 fut bâti le collège Cuénot, qui, depuis cette époque, a eu une moyenne de cent élèves. Quelques-uns ont pu aller poursuivre leurs études au grand séminaire de Penang. J'ai pu assister, en 1929, à la rentrée des élevés moï et les figures 7 et 8 en montrent un premier groupe revêtu encore du costume indigène, langouti et couverture sale, tandis que les seconds sont vêtus, très proprement, de l'uniforme du pensionnat.

Me permettrai-je cependant une légère critique ? Les Pères, qui ont tant fait pour conserver aux Moï leur langue et ce qui, dans leurs coutumes, pouvait se concilier avec le christianisme, n'auraient-ils pu éviter d'habiller leurs écoliers du costume annamite ?

Les Pères ont aussi contribué à répandre au Kontum de nouveaux modes de culture, substituant le labour au travail à la houe.

Ils ont, enfin, puissamment contribué, à répandre l'hygiène et la thérapeutique occidentale et tout missionnaire est encore, pour les chrétiens et les païens, le plus dévoué des infirmiers bénévoles.

III. — LA LÉPROSERIE DU KONTUM AU DAK KIA [DAKTIA]

C'est ainsi que les Pères furent amenés à s'occuper de ceux qui, parmi les Annamites et les Moï de leur chrétienté ou des régions voisines, étaient frappés par la plus terrible des maladies : la lèpre.

Tandis que les Moï éloignaient ces malades ou les empoisonnaient, ils essayèrent de les attirer pour atténuer ou guérir leurs souffrances physiques, d'appliquer aussi aux terribles épreuves qu'ils subissaient l'œuvre de salut des âmes.

Les lépreux des environs de Kontum furent longtemps relégués aux environs de la ville, sur le bord de l'étang Mihi. En 1920, M. Jérusalem, résident de France, prit l'initiative de fonder pour la province une léproserie centrale qui serait moins proche du chef-lieu.

Les médecins indochinois du Kontum en commencèrent l'organisation dont le curé de Phuong-Hoa, village de peuplement annamite, assumait bénévolement la direction morale et spirituelle. Le P. Irigoyen, arrivé en 1884 au Kontum, est le doyen de tous les missionnaires des Bahnar et a ainsi, dans cette région malsaine, quarante sept ans d'un séjour que n'a interrompu aucun retour dans la métropole.

L'installation fut d'abord des plus modestes ; elle ne comprenait que trois paillotes où vinrent vivre cinq lépreux annamites, 2 jeunes gens et 3 veufs. Puis arrivèrent cinq lépreux moï. En 1924, leur nombre s'élevait à 16 : 8 Annamites et 8 Moï.

Le Dr Mickaniewski s'efforça de développer ce centre. En 1926 furent créées plusieurs cases, élevées sur pilotis, suivant les coutumes moï. Un grand bâtiment de 25 m. de longueur fut construit et sert en partie de logement aux femmes et aux enfants lépreux. Là est installée aussi l'infirmerie et, à une des extrémités, la plupart des malades étant catholiques, une chapelle. La brochure éditée par les services sanitaires y signale actuellement une soixantaine de lépreux.

L'Administration accorde, pour chaque lépreux, une allocation qui se monte à 4 \$ 50 pour les adultes, à 2 \$ 00 pour les enfants. Ils reçoivent de plus les médicaments et périodiquement, une couverture et une natte. La léproserie est d'ailleurs organisée suivant le type de la colonie agricole : les lépreux encore valides récoltent ainsi du riz, des légumes, des bananes. D'autres vont dans la forêt proche chercher des tubercules, des crosses de fougère, des pousses de bambou, le bois nécessaire pour la cuisine.

Parfois aussi, ils prennent des poissons au ruisseau. Le médecin de Kontum vient deux fois par mois, les examine, leur distribue l'allocation. Leur nombre varie de 40 à 80 et presque tous sont moï. La situation s'est donc sérieusement améliorée depuis l'époque (1926) où les Dr Morin et Mickaniewski écrivaient : « Tout est donc prêt pour recevoir les nombreux lépreux de la province mais on ne peut les y amener, faute ... de crédits ».

Ces mêmes auteurs déclarent : « Les R.R. Pères de la mission disent beaucoup de bien du procédé qui consiste à appliquer sur les taches caractéristiques, dès leur apparition, un morceau d'amadou incandescent, jusqu'à disparition complète de la peau. »

« Depuis une vingtaine d'années, disent en effet les Pères, la mission catholique de Kontum cherche à répandre parmi les populations moï un procédé vraiment efficace, et confirmé par le temps, pour arrêter net l'évolution de cette terrible maladie.

Ce procédé est simple. Quand les taches anesthésiques apparaissent à la surface, il s'agit d'en brûler le contour avec un peu d'amadou. Malgré l'anesthésie de ces taches, pendant cette courte opération, la douleur est assez cuisante, car il faut que la brûlure aille jusqu'à la chair saine, mais qu'est cette petite souffrance en perspective d'une vie de lépreux ?... Une eschare [= escarre] se produit, puis, au bout d'un ou deux mois, la cicatrice se forme ; un an après, la sueur sort du corps par les pores de la cicatrice comme par les pores des autres parties du corps. C'est la preuve que tout est rétabli dans l'ordre et que l'opéré est hors du danger de la lèpre. De nombreuses expériences le prouvent. Tel village moï, qui comptait toujours une vingtaine de lépreux relégués à ses abords, n'a pas de nouveaux cas depuis longtemps, parce qu'il pratique régulièrement ce procédé. Toute tache douteuse est ainsi brûlée dès qu'elle apparaît, moyen énergique de couper le mal à sa racine. Je ne sais pourquoi ce procédé si facile ne se répand pas plus vite ; il est pourtant si simple ! Il peut d'ailleurs être perfectionné : par exemple, rien n'empêche de faire préalablement quelques piqûres de cocaïne qui rendront l'opération indolore, de remplacer l'amadou par le thermocautère, etc. »

La science officielle a-t-elle vérifié la valeur de ce procédé, recommandé avec tant de force par des hommes dont l'expérience ne saurait être mise en doute ?

Elle ne doit pas oublier que les huiles de chaulmoogra et de krabao, qu'elle préconise aujourd'hui, avaient été employées avec succès par le médecin empirique cambodgien Pen et entraient dans les préparations de la pharmacopée sino-annamite.

Nous avons pu visiter la léproserie de Dak Kia [Daktia]. Nous n'insisterons pas après tant d'autres sur le tableau effroyable des corps décharnés, mutilés, des chairs décomposées et des sanies.

Nous dirons, au contraire, combien nous avons été surpris, nous attendant au précédent spectacle, de voir des hommes qui semblaient, le plus souvent, garder, dans leur terrible misère, le goût de l'action et le désir de vivre.

Les conversations s'animaient, les marmites cuisaient sur les multiples foyers. La vie en commun, les soins et les consolations apportés par le vénérable Père, la certitude d'avoir échappé à la faim et aux dangers des lépreux isolés dans la forêt, suffisaient à créer la résignation et presque la joie de vivre.

IV. — LE VILLAGE DES LÉPREUX A DJIRING*

CONCLUSION

Ayant eu l'occasion, au cours de nos excursions en pays moi, de visiter ces deux villages de lépreux, nous sommes heureux de dire ici quelle admiration nous inspire l'œuvre qui y est accomplie.

Peut-être quelques-uns ne seront-ils pas satisfaits. Quoi ! l'Administration, dans la riche Indochine, laisserait à d'autres le soin d'accomplir des tâches qui devraient être les siennes, et c'est dans de misérables paillotes, avec les visites espacées d'un médecin, que l'on rassemble les lépreux !

Il est bon de tracer ces tableaux véridiques pour en finir avec de néfastes légendes. Sans doute l'Indochine est-elle un pays riche, puisqu'elle a vingt millions d'habitants et que quelques cents demandés à chacun d'eux donnent des millions de piastres, des dizaines de millions de francs ; un pays riche aussi si on considère dans l'absolu les ressources de son sol et de son sous-sol.

Elle est un pays pauvre si l'on considère l'état de sa population, qu'une mauvaise récolte suffit à plonger dans une extrême misère ; un pays pauvre si l'on considère la proportion de ses ressources au nombre de ses habitants ; un pays pauvre, si l'on ne se refuse pas à voir le nombre des maux qui restent à secourir, la diffusion extrême des maladies des yeux et de la cécité, celle du paludisme, celle des maladies infantiles, celle de la lèpre, etc.

Les institutions magnifiques, les édifices splendides, qui permettent de faire impression dans la métropole ou à l'étranger et servent, le plus souvent, à illustrer ce qu'on appelle la propagande, sont ainsi, en réalité, des dépenses somptuaires, puisqu'ils chargent lourdement le pays et ne profitent qu'à une minorité.

Les œuvres les mieux adaptées à l'état actuel du pays ne sont-elles pas du type que nous venons de décrire ? Celles qui, suivant un mot connu et d'abord choquant, vont pauvrement au secours des pauvres et avec un minimum de frais, soulagent le maximum de souffrances.

Elles ne le peuvent, d'ailleurs, ici, que parce que, sous la haute direction de l'Administration et des médecins, s'active le concours entièrement bénévole d'hommes dont la conscience et le dévouement sont hors de pair.

Sans doute ! Mais ce désintéressement marqué dans le domaine matériel, n'a-t-il pas pour contrepartie, s'écrieront d'autres hommes, une pression exercée dans le domaine spirituel ? Cette critique non plus ne doit pas être écartée sans examen.

Il est vrai qu'en soignant ces malheureux, sans rémunération pécuniaire aucune et sans souci des risques courus, les missionnaires ont pour but essentiel d'atteindre l'âme par l'intermédiaire du corps. Ils espèrent que les lépreux, émus et touchés par l'amour et le bien-être imprévus dont les entoure le missionnaire, se convertiront et, animés par l'espoir d'une autre vie où, privés de leurs maux, ils retrouveront, infiniment accrus, cet amour et ce bien-être, accepteront le baptême.

Si le missionnaire est infirmier au village lépreux il y est aussi catéchiste et cette seconde mission lui paraît de beaucoup la plus haute.

A Djiring, au moment de la mort, à peu près tous les lépreux demandent le baptême. As-tu lavé ses péchés, questionnent-ils avec un peu d'inquiétude lorsqu'ils apprennent que la mort est venue au village ?

Laver les péchés! L'expression, pour eux, n'est pas entièrement nouvelle. Lorsque, après une faute grave, ils implorent leurs génies, ne leur demandent-ils pas de les purifier tour à tour sous l'eau bondissante de la cascade, dans l'eau écumeuse des rapides, dans l'eau abondante du fleuve puissant, dans l'eau calme et pure de la source, dans l'eau furieuse des torrents comme dans l'eau discrète du ruisseau ?

Le Père, d'ailleurs, n'interdit pas les autres cultes et quelques-uns, pour se concilier les génies du riz, ont, à l'orée de la forêt, dressé le bambou rituel et le petit pagodon.

Si les âmes pieuses peuvent donc donner plus de ferveur à leur admiration pour des dévouements qui iraient volontiers jusqu'au martyre, ceux, qui se placent à un point de vue purement humain peuvent y mêler la leur.

En soignant les lépreux, les Pères ne contribuent-ils pas à faire aimer la France de populations qui gardent la mémoire la plus tenace du mal et du bien ? N'accomplissent-ils pas aussi une belle œuvre humaine ?

Est-on, d'ailleurs, pleinement homme sans quelque détachement de soi-même, sans quelque élan vers le divin ?

Les photos étant de très mauvaise qualité, on s'est abstenu de les reproduire.

Légendes :

- 1) Hutte de lépreux dans la forêt.
- 2) Église de Kon Tran Mené
- 3) Église de Kon Horing
- 4) Intérieur de l'église de Kon Horing
- 5) Chrétienté de Kon Horing ; Le père et ses catéchistes.
- 6) Une maison commune moi.
- 7) Collège Cuénot ; arrivée des élèves moi.
- 8) Moi revêtus de l'uniforme du collège.
- 9) Église de Phuong Hoa
- 10) Pères de la Mission des Bahnar : au centre, le Père Irigoyen.
- 11) Lépreux moi à Dak Kia [Daktia].
- 12) Village des lépreux à Djiring
- 13) Vue intérieure du village.
- 14) Types de lépreux.
- 15) Types de lépreux
- 16) Amour maternel.
- 17) L'infirmier des lépreux.
- 18) Distribution de cigarettes aux lépreux
- 19) Pagodon moi.
- 20) La leçon de catéchisme.

La figure 2 représente l'église de Kon Tran Mené, village placé à cinq lieues environ au Nord de Kontum sur la route de Dak To, les figures 3 et 4, l'extérieur et l'intérieur de l'église de Kon Horing placées à dix lieues environ de Kontum sur la même route, aux confins du pays des terribles Sédang. La figure 5 représente au milieu de ses catéchistes

le Père Hutinet, qui dirige cette chrétienté. La fig. 9 montre la rustique église du P. Irigoyen à Phuong Hoa. J'avais malheureusement manqué la photographie du bel édifice en pierre élevé à Kontum par le P. Kemlin, qui fut bon architecte et excellent ethnographe.

Les photographies qui illustrent, cet article ont été prises par nous à l'exception des n° 14, 17 et 20 qui nous ont été adressés par le missionnaire de Djiring.
